

Aperçu de la nidification des Martinets noirs en Lozère en 2016

Le cadre. Les 156 cavités potentiellement disponibles, connues pour avoir été utilisées au moins une fois au cours des 7 dernières années (certaines l'ont été sans discontinuer, d'autres ont disparu pour cause de démolition ou d'isolation des bâtiments), concernent 7 agglomérations du département et se répartissent en 15 colonies totalisant 112 cavités (à raison de 2 à 19 par colonie), auxquelles s'ajoutent 44 nids isolés. Parmi elles, 105 ont été "contrôlées" en 2016, par observation depuis la rue.

Le contexte. Tout comme 2010 et 2013, 2016 aura été une mauvaise année pour les Martinets noirs, en raison d'une météo détestable. Mai et juin ont été marqués par de longues périodes humides et un déficit d'ensoleillement qui ont durablement affecté le déroulement de la reproduction. Juillet fut plus agréable, malgré quelques fraîcheurs, mais il était trop tard, alors, pour envisager une "session de rattrapage" du fait de la durée du cycle de ces oiseaux. À printemps pourri, médiocre reproduction, surtout chez les insectivores aériens à nichée annuelle unique.

Le protocole. Mes investigations se fondent et se limitent aux relevés des mouvements – entrées et sorties – des *adultes* au nid. Rappelons à ce propos que, à plumage semblable, les *immatures* (toujours débordants de vitalité et dont le comportement fantasque brouille parfois la perception qu'on a de la densité des oiseaux présents à la colonie), se distinguent d'emblée des adultes en ce qu'ils ne font qu'effleurer les entrées des cavités sans jamais y pénétrer. Ce comportement permet donc de les écarter d'office des décomptes de reproducteurs.

Ces relevés sont effectués essentiellement de mi-juin à fin juillet, c'est-à-dire durant la période de nourrissage intensif, et toujours par beau temps pour éviter le biais statistique dû aux intempéries, auxquelles les martinets sont très sensibles. Ils sont réalisés au cours de longues séances d'observation ininterrompue depuis un poste – toujours le même d'année en année – à partir duquel toutes les cavités de la colonie, ou une fraction bien délimitée de celle-ci, sont visibles simultanément.

La méthode. Par déduction du nombre et du rythme des allées et venues des oiseaux à la cavité et du temps qu'ils y passent (moins de 7 minutes pour un simple nourrissage), et en tenant compte d'autres indices révélateurs tels que : l'itinéraire et la vitesse d'approche, l'émission de cris ou non, la présence de sacs fécaux à l'aplomb du nid ou – critères perceptibles à plus courte distance – : la gorge distendue de l'arrivant et les pépiements des poussins au nid, j'ai classé et comptabilisé les couples adultes en 2 catégories : la première concerne les reproducteurs avérés, au sens du code 14 de Faune-LR et la seconde ceux que j'appelle les "figurants".

Parmi ces derniers, incontestablement plus nombreux lors des années calamiteuses, je distingue :

- Les simples occupants de la cavité, relativement passifs et sans charge de famille qui, en temps normal, peuvent y séjourner plus longuement pour s'y reposer et/ou pour affirmer leurs droits vis-à-vis de la copropriété. Certains ne viennent parfois, surtout par temps de raréfaction du plancton aérien, que pour y dormir, en couple ou individuellement (l'autre passant alors la nuit sous les étoiles). Cette sous-catégorie englobe les quelques "pré-nicheurs" de 3^{ème} année civile (a.c.) qui s'efforcent de s'approprier par avance, une cavité pour l'année suivante.

- Ceux qui ont échoué dans leur tentative de nidification par suite du stress alimentaire consécutif aux mauvaises conditions climatiques, *comme ce fut à nouveau le cas cette année*. Celles-ci occasionnent en effet une dépense énergétique disproportionnée de la part d'oiseaux qui, en période de pénurie prolongée, passent plus de temps et parcourent de plus grandes distances – le plus souvent à destination de plans d'eau moins hostiles – pour assurer en priorité leur propre survie. De ce fait, soit les femelles ralentissent le rythme ou diffèrent franchement le dépôt de la ponte (car celle-ci implique que, de retour de migration, elles aient

eu le temps et l'opportunité de reconstituer leur masse corporelle) ; soit, si elle a déjà été déposée, et malgré une tolérance pré-incubatoire de quelques jours, les deux membres du couple, bien que se relayant au nid, sont amenés, de par la force des choses, à la délaissier à de trop nombreuses reprises, ce qui entraîne sa perte inévitable (certains en viennent même à jeter hors du nid les œufs déjà pondus). De rares couples procéderont, *mais seulement si la saison n'est pas trop avancée*, et après un délai d'une quinzaine de jours en moyenne, à une ponte de remplacement. Dans les deux cas, ces réajustements sont à l'origine des nichées tardives que l'on peut observer certaines années (2010).

- Ceux enfin qui, pour les mêmes raisons climatiques, ont purement et simplement renoncé à se reproduire et que je regroupe virtuellement et hypothétiquement sous le vocable d'"abstentionnistes". Ceux-là se recrutent non seulement parmi les adultes mais également parmi les "primo-nicheurs" (classe d'âge de 4ème a.c.), encore inexpérimentés et habituellement peu assidus.

On pourra faire ici, à propos, le rapprochement avec les Strigidés qui, au vu des quantités de nourriture *durablement* disponible (pics d'abondance des populations de rongeurs conditionnant directement la prolificité de leurs prédateurs), peuvent à volonté réduire ou augmenter, voire avancer, en tout cas contrôler leur fécondité.

Incapables de prévoir l'abondance ou non de l'entomofaune locale à l'échéance de plusieurs semaines, les martinets ne peuvent pas exercer cette régulation, d'où les déboires circonstanciels qu'ils rencontrent. Passé le stade de l'éclosion, par contre, ils peuvent, en compensation, faire face à la disette grâce à l'étonnante faculté qu'ont les poussins de pouvoir jeûner pendant plusieurs jours tandis qu'une partie de leurs géniteurs va chercher meilleure fortune à des centaines de kilomètres de là et que l'autre reste sur le site en mode survie.

Telle est la vie des martinets : suspendue à l'impondérable des jours et soumise aux caprices du ciel. Prise de risque et long cours sont leur lot.

Les résultats. Sur les 105 cavités contrôlées en 2016, 54, dites "actives", ont été "fréquentées" c'est-à-dire occupées *au moins épisodiquement*, soit 51 % : un taux très faible ; et ce, nonobstant les pertes d'effectifs sur les lieux d'hivernage considérées *a priori* comme une constante.

Sur ces 54 cavités, 34 seulement ont été utilisées *de façon permanente* par des reproducteurs de catégorie 1, soit 63 % ; les autres relevant de la catégorie 2, à l'intérieur de laquelle, en l'absence de toute possibilité de contrôle direct *in situ*, il est évidemment impossible – et ô combien frustrant ! – de distinguer entre les 3 sous-catégories citées précédemment.

Par comparaison, en 2013, sur 48 cavités fréquentées, 24 avaient été le siège d'une reproduction effective, soit 50 %.

Il apparaît donc que *l'impact climatique a été un peu moins sévère en 2016 qu'en 2013*, année de sinistre mémoire !

4 nichées tardives ont été détectées en 2013, 0 en 2016 (donc, *a fortiori*, aucune ponte de remplacement menée à bien), alors qu'en 2010 au contraire, il en avait été découvert 12 (ultime envol le 14 septembre) ; année durant laquelle les intempéries, tout aussi rudes qu'en 2013 mais de moindre durée, avaient permis à certains couples de se "ressaisir".

Au rythme actuel : "deux années bonnes et l'autre non", 2017 pourrait être un bon cru mais gardons-nous bien de tout pronostic hasardeux (on en saura déjà un peu plus quand cet article sera publié) !

Au vu des petits nombres considérés (et ce, quand bien même on sait le nombre d'heures d'observation, de prise de notes - et d'interprétation de celles-ci - qu'un simple pourcentage exige), cette étude n'a évidemment aucune prétention statistique, elle exprime seulement une tendance.